

EVANGÉLISATION: RÉPONSE DE L'AMOUR DE DIEU AUX ASPIRATIONS D'UN PEUPLE

par Jean-Paul Eschlimann

Il y a huit ans, j'arrivais en Côte d'Ivoire. Six années de présence effective m'ont donné l'occasion de travailler, de faire des réunions, d'étudier, etc. J'ai essayé, par bien des moyens, de transmettre le *Message* dont je me sentais porteur, message inculqué en moi surtout par mes études. Au bout de ces six années de travail je me vois néanmoins différent de ce que j'étais pendant les premiers mois de présence. A un bavard ardent et intempestif a succédé un individu plus posé, soucieux d'écoute et de communication humaine profonde. L'organisateur s'est mué, presque à la dérobée en initiateur. Grâce surtout à certaines déceptions profondes, mais aussi, aiguillonné par des réussites durables, j'ai parcouru insensiblement un chemin dont je commence à entrevoir l'originalité et les perspectives nouvelles qu'il offre. Les pages qui vont suivre vont évoquer les grandes étapes de mon travail en pays agni. Elles décriront donc les transformations progressives qui se sont opérées en moi, soulignant de la même manière comment celui que je désirais «changer» m'a transformé à son tour. Et c'est même la seule certitude: il m'a changé! Ai-je eu une influence quelconque sur sa vie? A des moments décisifs de son existence, mon amitié et ma parole ont-elles été déterminantes pour les choix qu'il a opérés? Tout cela me pose question et les éléments de réponse ne foisonnent pas dans ma tête. Mais ce qui est sûr, c'est que mon hôte m'a profondément transformé ainsi que la perception que j'avais de ma mission. Je vais tenter de le montrer en décrivant les grandes étapes de mon travail en pays agni.



LES ÉTAPES D'UNE EXPERIENCE

Il me semble qu'elles sont essentiellement au nombre de trois, comportant des durées fort variables:

- la prise de contact; le temps de la parole superficielle.
- l'enfouissement
- la grande déception: l'absence de communication vraie.

1. La prise de contact — le temps de la parole superficielle

Le premier type d'activité que j'ai connu, parce qu'il était pratique courante au moment de mon arrivée dans le pays, consistait à faire des visites d'un jour aux communautés villageoises. On arrivait dans la localité la veille au soir; on saluait, on mangeait, on faisait une prière et une instruction religieuse, puis on se couchait. Le lendemain avait lieu la célébration du culte. Avant de quitter le village, le prêtre arrangeait

quelques palabres, mettait à jour le côté administratif (cartes, carnets, denier de culte etc.). J'ai circulé ainsi pendant six mois.

A y réfléchir aujourd'hui, je trouve la pratique précédente fort superficielle. Un nouveau venu, comme moi, et même un résident plus ancien, ne pouvait en effet se rendre compte en si peu de temps, de la vie d'une communauté. Il était facile aux villageois de cacher leurs dissensions et de masquer une série de carences, car le temps de passage du Père était bien trop rapide et les visites relativement espacées. Ensuite, ne connaissant que peu ou pas du tout les finesses et les sous-entendus des discours et des comportements, celui-ci ne pouvait se douter de la réalité qui se jouait sous les apparences affables et polies de ses hôtes. Enfin, comme il était le seul à parler et que les chrétiens n'étaient guère motivés à discuter ou simplement à réagir, le prêtre-étranger pensait son travail efficace et jugeait la situation satisfaisante.

Bien sûr constatait-il au bout de quelques passages que l'état de la communauté restait stationnaire, qu'il n'y avait pas de progrès et qu'il fallait sans cesse reprendre les mêmes choses, d'une visite à l'autre. Mais généralement le Père imputait cet état de fait à un manque d'efficacité des responsables, à des défaillances dans la bonne tenue des catéchismes, en un mot, à un défaut d'organisation. Ce n'est que rarement qu'il mettait en cause sa manière de procéder, de poser les problèmes, etc. Il était tacitement convenu que les gens devaient comprendre et s'intéresser à son discours du moment que le Père parlait.

Sans changer fondamentalement d'optique, on pouvait pallier à certains des inconvénients précédents en allongeant la durée du séjour dans le village. Au bout de six mois d'activité pastorale de ce type, je décidais donc de ne plus visiter les communautés au rythme d'une toutes les vingt quatre heures, mais de durer un minimum de cinq jours au sein de chacune d'elles. J'avais donc plus de temps à meubler qu'avant. Aussi ai-je multiplié les réunions de catéchèse, les causeries sur la Bible, les réunions liturgiques. Ce fut un véritable « bombardement » catéchétique pendant trois ou quatre jours auquel les gens se prêtaient bon gré mal gré et qui paralysait provisoirement leurs activités habituelles. Parallèlement à mes efforts de « conscientisation » biblique et catéchétique, j'essayais d'améliorer l'organisation des communautés en recrutant des catéchistes stables, en restructurant les comités d'Eglise et en assignant à chaque membre une tâche spécifique dans la direction de la communauté. Les écarts et les manquements étaient sanctionnés par des amendes.

Cette nouvelle manière de procéder dans les villages ne dura également que quelques mois. Car je me rendis compte au fil des tournées que le fait de rallonger la durée du séjour dans le village n'entraînait pas nécessairement une meilleure connaissance de celui-ci. Pourquoi? Parce que j'étais principalement préoccupé par mon travail, par mes discours, par ma manière de poser les problèmes et d'envisager les solutions. Je me mettais donc d'emblée dans une position de force, de supériorité, qui faisait sentir à l'autre que j'étais le maître et que lui n'avait qu'à apprendre; que j'étais le dirigeant et que lui n'avait qu'à suivre. D'ailleurs

mon mode de vie pressé, minuté, organisé, etc., ne pouvait que renforcer dans la sensibilité de mes hôtes que ce Jésus et ce Dieu dont je parlais ne serait toujours pour eux qu'un corps étranger, difficilement assimilable. Il s'harmonise très bien avec la vie et la pensée de ce Blanc, mais si difficilement avec celle d'un villageois agni!

Pendant ces premiers mois d'activité pastorale, je fis en outre une autre expérience. Mes supérieurs et mes professeurs n'avaient cessé de me répéter que je devais apprendre la langue du pays, m'initier aux coutumes et à la pensée de mes hôtes, écouter les anciens, etc. A cet effet, j'avais suivi des cours de sociologie et d'ethnologie pour me doter d'un outil de travail efficace. Pourtant, sur le terrain, les événements se présentaient bien différemment. L'accession au savoir, à la sagesse, la clef de l'histoire, la compréhension des rites, en un mot, l'initiation à la Weltanschauung des Agni est régie par les vieux du groupe, principalement par les anciens des familles royales et dirigeantes. Or, quelques séances de discussion avec les intéressés m'ont révélé clairement qu'ils n'étaient pas du tout enclins à brader leur savoir. Les conditions qu'ils me fixaient comme préalables à toute transmission de leur savoir étaient souvent irréalisables et constituaient donc autant de dérobadés. Ils exigeaient, par exemple, la présence du souverain avant de livrer une seule parole. Mais comment faire pour déplacer le souverain et l'amener à l'endroit désiré? Il était aussi impossible d'embarquer tous les vieux et de les loger dans le village royal. Et même si cela eût été possible, il aurait fallu suivre tout le cérémonial traditionnel, une fois les vieux rassemblés. Les demandes préliminaires, les prestations de boisson et de sacrifices pour «ouvrir la bouche» du roi et de ses aïeux, auraient pris un temps considérable. Mes premières démarches auprès des vieux se sont donc heurtées à un mur de silence et de dérobadés qui ont fini par m'agacer. Ajoutez-y l'impatience de l'étudiant en mal de renseignements et de documentation pour préparer sa thèse (parce que j'étais inscrit en troisième cycle à Paris) et vous comprendrez aisément qu'il fallait amorcer un virage dans ma pratique apostolique et dans mon style de présence parmi les gens.

La lenteur de mes progrès dans l'étude de la langue m'agaçait tout autant que le comportement des vieux. Un confrère des Missions Africaines, le Père JABOULAY, avait eu l'excellente idée de créer un fascicule de langue agni à l'usage des débutants. Je m'étais donc mis au travail, enregistrant, ruminant, apprenant par coeur. Bien sûr, au début tout est neuf et j'avais l'impression d'avancer. Les gens applaudissaient, certainement par complaisance, aux premières expressions que j'articulais bien maladroitement dans leur langue. Mais bientôt je piétinais et mon oreille refusait obstinément à identifier les sons et les phrases du discours qui m'était adressé. Décidément, je n'avais pas la bosse des langues!

C'est au bout d'une année, à un moment où j'étais particulièrement déçu de mes échecs passés et de la lenteur de mes progrès que j'ai rencontré mon évêque (Mgr. EUGÈNE KWAKOU ABISA). Il me dit simplement: «Il faudrait vivre beaucoup au village. Ce n'est pas au centre que

vous apprendrez tout cela. Il faut vivre beaucoup dans les villages!» Ce conseil ne me parut pas particulièrement génial sur le champ. Mais il me provoqua à analyser de près mes relations. Or, au centre c'était toujours le même groupe de personnes qui tournait autour de la mission: enfants et jeunes, séduits par quelques avantages matériels (jeux, livres, cadeaux, etc.) Quelques adultes passaient par là pour saluer, mais sans trop s'attarder. Pour avoir des échanges plus profonds, il fallait «convoyer» les responsables ou les intéressés. Ensuite, toute l'organisation des oeuvres de la mission (catéchismes, dispensaire, écoles, réunions et mouvements divers) et le style de vie des prêtres faisaient que ces derniers n'étaient pas d'un abord facile au sein de leurs structures. Il pouvait donc être intéressant de vivre au village, à la condition de ne pas y recréer le même univers que celui du centre.

Je fis ensuite, assez fortuitement, une deuxième rencontre, celle du Père VINCENT GUERY. De passage à Bouaké et connaissant le Père par la lecture de son ouvrage intitulé: «Vie quotidienne dans un village baoulé», je suis allé le saluer au monastère bénédictin. L'entretien fut très court, mais j'en ai retenu une phrase capitale: «Si vous voulez connaître l'Afrique, allez vivre dans un village sans sylo ni carnet ni magnétophone. Vivez seulement avec eux.» C'était une réflexion de moine qui a le charisme d'une certaine solitude. Mais elle m'a impressionné au point que j'ai décidé de quitter le centre sans délai pour m'enfouir dans un village. J'avais envie de connaître et pour cela V. GUERY m'a fait comprendre qu'il fallait *sentir* d'abord. Et je comprends de plus en plus la portée de ce conseil. Il en va comme d'un père agni quit veut initier son enfant aux secrets de la personne du «féticheur». Pour ce faire, il n'ira pas convoquer son fils à une conférence-débat où on lui expliquera notionnellement la complexité de la réalité de ce personnage. Mais il l'enverra participer tout simplement à quelques séances de divination exécutées par ce personnage. Il verra ses gestes, il sentira l'ambiance qui règne parmi les assistants, il entendra les paroles qui se profèrent tout autour, etc. De retour à la maison, il aura tout le loisir de faire sa synthèse à partir des éléments fort divers que sa tête et son corps auront recueillis pendant la séance du «féticheur». Ensuite seulement, l'enfant se hasardera à poser des questions à son père, en attendant une nouvelle expérience du même genre. C'était bien un peu cela qui m'avait été conseillé.

2. L'enfouissement

A la fin de la première année de séjour, un virage s'amorça donc nettement dans ma manière d'envisager l'évangélisation et ma présence chez les Agni. Une fois mes principales convictions établies, j'ai fait part à mon responsable de mon désir de quitter le centre pour m'installer dans un village plus retiré, en dehors de la structure officielle de la mission. J'ai pris soin de choisir un village royal de telle sorte que les vieux acceptent de parler sans trop de difficultés. Mais un tel impératif limitait singulièrement les choix possibles. Pourtant, grâce à la franche

collaboration de mon collègue, grâce à l'influence qu'il exerçait dans la région depuis plus de trente ans et grâce à la considération dont il jouissait de la part des Agni, il fut assez facile de trouver un roi qui acceptât la présence d'un hôte blanc et qui plus est, d'un prêtre.

Il faut avouer que parmi les motifs qui précipitèrent mon enfouissement dans le village, les raisons pastorales ne furent pas des plus déterminantes. Il s'agissait avant tout d'entrer profondément en contact avec les vieux pour recueillir un matériel ethnographique sérieux et abondant. Mais très rapidement, j'ai remarqué que l'un n'excluait pas l'autre, et qu'une approche renouvelée des gens ouvrait aussi de nouvelles perspectives à l'évangélisation.

A mon arrivée, le village m'alloua une maison, située quelque peu vers la périphérie. Libre à moi de l'aménager comme cela me plaisait. J'ai principalement essayé d'en faire un carrefour, et non pas un bureau de travail, où chacun puisse passer et se trouver à l'aise. De fait, après un certain temps de présence, les visites quotidiennes se multiplièrent, soit à l'occasion du départ au champ, soit pour le temps d'une distraction et d'une calebasse de vin de palme, les jours de repos, etc. ...

Dans cette maison, qui était inoccupée quand on me l'a confiée, j'ai fait vie commune avec mon ami SIMON KOUAKOU AMOROFI. Il était chrétien, père de famille et planteur de métier. Après l'obtention de son Certificat d'Etudes Primaires il avait tenté sa chance en ville. Il s'était initié à la dactylographie et avait trouvé un poste de travail dans les bureaux d'une sous-préfecture. Il en fut renvoyé pour céder la place à un protégé du sous-préfet. Ecoeuré par le procédé, il décida de ne plus revenir en ville, mais de retourner au village et de s'occuper des plantations familiales. De retour chez lui, il trouva une communauté chrétienne délabrée, sans chef ni catéchiste. Sans attendre un quelconque mandat officiel, il se mit discrètement au travail, commençant par sonner pour regrouper les chrétiens, par animer la prière du dimanche, avant de devenir vraiment le catéchiste de la localité. Les Pères découvrirent petit à petit son talent et son sérieux et l'engagèrent comme collaborateur officiel lorsqu'ils partaient visiter les villages environnants. C'est ainsi que moi-même je l'ai connu lorsque je visitais les bourgs de son secteur. Et dès le premier contact, je fus frappé par le calme de cet homme, son affabilité, mais aussi par sa manière de discuter avec les chrétiens et par la qualité de ses rapports humains. Il semblait avoir, en outre, une bonne connaissance de ses traditions et surtout, chose rare dans un tel milieu, il acceptait de les analyser et de les discuter. C'est donc à SIMON, à l'époque marié et père de cinq enfants, que j'ai demandé de m'accompagner et de vivre dans mon nouveau village d'adoption.

Le but que nous nous étions proposé était l'étude de la langue et des traditions agni. SIMON estimait qu'une telle étude était capitale pour les Pères. Aussi voulait-il bien les aider et les initier à la vie des Agni. Je pense que la décision de m'accompagner fut d'autant plus facile pour lui que j'étais prêt à lui allouer un petit salaire mensuel pour lui permettre d'entretenir sa famille qu'il quittait provisoirement pour me suivre.

Pourtant il était clair pour l'un et l'autre qu'il ne fallait pas rompre avec nos attaches respectives. Aussi, une semaine par mois ou bien à certaines occasions (funérailles, fêtes, etc.) nous revenions, lui en famille, moi au centre. Par ailleurs, à chaque fois qu'il le désirait et que les occupations champêtres le permettaient, SIMON amenait sa femme et ses enfants chez moi. Nous avons ainsi mené vie commune, pendant plus de seize mois, dans un village étranger à lui comme à moi.

Dès le deuxième jour de notre vie commune se posa le problème de savoir comment organiser notre temps. Personnellement j'aurais bien passé mon temps à transcrire et à étudier des bandes magnétiques, à analyser des contes, etc. Mais SIMON me fit comprendre rapidement qu'une heure de «stylo» le fatiguait bien plus que deux jours de travail en brousse. Il m'a emmené alors dans les concessions et m'a initié à l'art des relations humaines chez les Agni. Par sa présence, par ses relations amicales, il a su se faire accepter principalement du chef et des vieux, et a su me faire accepter dans la même foulée. Comme lui-même était étranger il a dû se créer tout un réseau d'amitiés, sinon il n'aurait pas demeuré deux mois dans ce village. Or, je le regardais faire et j'ai eu l'occasion de lui faire expliquer et préciser ses démarches et les raisons de sa réussite. Grâce à lui, j'ai désormais des amis, et des amis profonds et sincères dans ce village. Il m'a appris que par le respect des personnes et du temps, par la patience et l'amitié désintéressée, on s'ouvrait toutes les portes, même celles des vieux.

Ainsi, je me suis converti en chauffeur d'ambulance pour évacuer des malades graves, car le village, situé en cul-de-sac, est très mal desservi en taxis. Je faisais, à l'occasion, le manœuvre agricole qui casse les cabosses de cacao, récolte le café, fait quelques buttes, débrousse un arpent de terre, etc. Tout cela me rapprochait profondément des villageois, si bien qu'il a fallu refuser rapidement des invitations au travail ou aux distractions. SIMON ne faisait qu'obéir à son instinct, allais-je dire, car pour lui la vie était impensable en dehors des relations humaines denses, nourries et profondes. Et j'en ai profité largement. Nos travaux quotidiens et nos visites ne nous empêchaient nullement de nous asseoir aux pieds du chef ou de ses notables, aux pieds des vieilles femmes et des jeunes du village pour écouter, pour enregistrer et pour demander, à l'occasion, quelques précisions ou explications.

Désormais j'avais trouvé mon maître et ma révolution personnelle fut de taille. Au-delà de la langue et des coutumes que j'apprenais plutôt dans un but opératoire et pratique (pour mieux enseigner), j'ai d'abord appris à *Vivre*, au contact de SIMON. Cela n'était pas prévu dans le projet initial. Je pensais que je savais vivre. Hélas! Au lieu d'organiser mon temps en fonction de l'enseignement à transmettre et de multiplier, par conséquent les réunions, les discussions, les rassemblements culturels, etc., j'ai dû apprendre à l'organiser en fonctions des personnes. Car celles-ci ne sont pas des «objets» à enseigner ou à évangéliser, mais des coeurs à séduire, à réchauffer et des amitiés à tisser. De maître j'étais devenu élève et mendiant d'amitié. Dès lors, mon souci fut beaucoup moins de

bavarder de Jésus ou sur Jésus, que de me taire pour ne pas alimenter trop de malentendus autour de ce Jésus que je présentais assurément très mal. Enfin, le discours que les vieux me tenaient désormais à travers SIMON qui m'interprétait, n'était plus une trame de refus ou de dérobadés, ni même un discours enfantin. M'ayant senti en profondeur, m'ayant palpé longuement dans mes relations sociales, ils se découvrirent à leur tour jusque dans des secrets importants. Le changement qui s'était opéré s'est traduit un jour dans la bouche d'un vieux par cette expression: «Qui aurait cru qu'un jour mes petits enfants s'amuseraient avec la panthère!» La comparaison n'était pas très flatteuse pour moi, puisqu'elle laissait entendre que j'inspirais la même terreur qu'une panthère. Mais elle soulignait en même temps toute la distance parcourue, puisque désormais on pouvait s'amuser avec elle. Cela fait rêver un peu aux temps paradisiaques pressentis et décrits par Isaïe.

Pourtant, la communauté chrétienne du village ne l'entendait pas toujours de la même manière. Elle était fière d'avoir «son» Père à domicile. Elle pensait qu'il serait le spécialiste du culte et de la parole, même si on ne la comprenait pas, conformément à l'image traditionnelle du missionnaire. Mes écarts de conduite l'irritait. Je m'en suis rendu compte à certaines reprises. Les responsables chrétiens étaient spécialement sensibles au temps que je passais avec les vieux païens ou musulmans, aux attentions que je leur témoignais et aux cadeaux que je leur faisais en réponse aux entretiens et aux discussions que je pouvais avoir avec eux. Les dirigeants chrétiens exigeaient que je les mette au courant de toutes mes démarches, que tous les cadeaux passent par eux. Ils entendaient en un mot «monopoliser» leur père et lui éviter des écarts trop dangereux à leur sens. Leurs exigences ne diminuèrent qu'au moment où ils se rendirent compte que les milieux dirigeants païens et musulmans devenaient réellement sympathisants à l'égard de la communauté chrétienne. La situation socio-politique et les circonstances de la conversion expliquaient largement ce processus. En effet, les chrétiens se recrutaient principalement parmi les classes dépendantes, c'est-à-dire parmi les serviteurs d'hier, les détenteurs du pouvoir étant restés païens. L'entrée à l'Eglise leur permettait de signifier leur indépendance vis-à-vis des maîtres traditionnels en refusant désormais les exigences religieuses qui rendaient contraignant l'ordre sociopolitique traditionnel. Mais de fait, économiquement et culturellement, le roi et son entourage gardaient leur prestige. Aussi, les chrétiens étaient-ils heureux de trouver un «Père» pour s'en glorifier devant les maîtres du village, mais furent-ils étonnés et déçus lorsqu'ils se rendirent compte que celui-ci les désertait pour s'occuper davantage des non-chrétiens. Il n'est pas du tout sûr qu'ils aient compris depuis lors que le mouvement profond de l'évangélisation consistait à s'occuper d'abord de ceux du dehors, sans négliger pour autant ceux du dedans.

Alors que les chrétiens commençaient à voir que somme toute le Père ne les trahissait pas trop, j'eus la surprise d'une visite inattendue: celle de mon évêque. Il venait passer la nuit chez moi et me dire que mon

collègue se plaignait de mon absence et qu'il fallait que je réintègre le centre. Les circonstances m'obligèrent donc à m'expliquer à fond. Il ne pouvait plus seulement être question de thèse ou de renseignements à recueillir auprès des vieux. J'ai essayé de faire comprendre à l'évêque que les efforts consentis pour m'attirer l'amitié de SIMON, des vieux et des villageois n'étaient pas simplement une ruse pour obtenir des renseignements dignes de foi en vue de la confection d'une thèse, mais qu'ils étaient également les préalables à toute évangélisation humaine et vraie. Si vraiment Jésus-Christ a quelque chose à me dire, c'est au titre de son Amour pour moi. Et si à mon tour, j'ai quelque chose à dire à mes frères agni, c'est au titre de mon amitié pour eux. Tout le reste ne peut être que dialogue de sourd. Il semble que Monseigneur ait été sensible à mes arguments, puisque non seulement il m'a encouragé à persévérer dans cette voie, mais encore il a nommé un troisième Père à la mission de Tankessé pour briser la solitude de mon confrère demeuré seul au centre. Ce soir là, par la force des choses, j'ai dû formuler clairement et préciser mes premières intuitions en matière de pastorale. Le résultat a dû être bien gauche et bien incomplet.

L'expérience au village continua donc et elle aurait pu durer longtemps si les circonstances n'avaient pas obligé SIMON à réviser son accord. Il était en effet loin de chez lui. Les travaux des champs en souffraient, malgré l'embauche de manoeuvres pour l'exécution des gros travaux. Sa maison commençait à se délabrer et sa femme envoyait message sur message pour le presser de venir la réparer. Mais la plus grande pression exercée sur lui venait de sa mère et de son frère aîné. Ils ne cessaient de répéter: «Le Blanc nous a volé notre homme!» En outre, ils pensaient que SIMON devait gagner beaucoup d'argent puisqu'il travaillait pour un Blanc. Ils essayaient par conséquent de lui en soutirer à chaque occasion. Longtemps je ne fus pas au courant de tous ces problèmes. Mais un matin, de guerre lasse, mon ami me fit savoir qu'il ne pouvait plus rester avec moi sans pourtant me fournir d'autres explications. Pressé par mes questions, il me révéla le fond du problème. C'est alors, que d'un commun accord, nous décidâmes de mettre fin à notre séjour au village pour nous rendre chez lui, dans sa famille. Pour ne pas cesser notre vie commune et notre amitié SIMON demanda pour moi à sa famille, et spécialement à sa mère, l'autorisation de le rejoindre et d'habiter chez lui. Trois semaines plus tard, il revint me faire part de l'acquiescement des responsables de sa famille.

3. La déception: l'altérité demeure; la communication n'est pas vraie

Dès mon arrivée dans son village, nous nous sommes mis à démolir sa vieille case pour reconstruire petit à petit, suivant nos possibilités du moment, une nouvelle concession. Pendant ce temps j'occupais une cour libre, ancienne résidence du directeur de l'école. Mais au retour de mon congé en Europe, le grand-frère de SIMON me logea dans sa propre maison en attendant que celle de mon ami soit achevée. Je disposais alors

d'une chambre, au même titre que les autres hommes de la concession. Je l'ai occupée pendant près de trois ans, c'est-à-dire pendant toute la durée de mon second séjour.

Quelque chose de radicalement nouveau est apparu avec ce changement de résidence. Dans la première localité, j'étais logé à part, au bout du village. La vie commune se limitait au seul SIMON. C'était le temps de mon apprentissage. Les circonstances m'ont permis de voir et d'étudier bien des choses, entre autres l'importance et la structure de parenté, l'organisation du travail et de la production, etc. Mais tout cela était quand même vu de l'extérieur, même si de temps en temps je partais travailler ou fêter avec eux.

Maintenant j'avais la chance d'être intégré dans une structure de parenté, de participer pleinement à la vie lignagère. Les affaires se passaient devant moi, avec mon concours. J'avais droit à donner mon avis comme chacun des membres de la famille, sans que ma parole ne prévale sur celle des autres. Par contre, il me revenait aussi de participer aux charges familiales engendrées par la scolarisation des enfants, les soins des malades, la célébration des funérailles, les prestations à l'occasion des fêtes, etc. Il m'était désormais facile d'aborder les vieux et les vieilles de la famille, tout en respectant les impératifs de lieu et de temps liés à toute transmission du savoir en pays agni.

Pour marquer la profondeur de l'amitié et de la sympathie que m'a témoignées le lignage à SIMON, je citerai simplement un fait. Aujourd'hui, cette femme qui m'accusait il y a quatre ans de lui avoir volé son fils, est désormais l'une des baptisées les plus dynamiques de son village. Il ne se passe pas un jour sans qu'elle ne vienne s'asseoir avec nous pour écouter, apporter le témoignage de sa tradition ou simplement pour se distraire. Mais comme son fils, et avec lui, je connais le chemin de ses plantations; j'y ai travaillé pour la soulager au moment des grands travaux champêtres; je lui ai témoigné le même respect et la même déférence que lui. D'ailleurs, vis-à-vis des responsables du village la démarche a été la même. J'ai fourni les mêmes prestations que celles qu'on attendait de tout villageois en fonction de son appartenance socio-politique et lignagère. J'ai adopté les mêmes comportements et participé aux mêmes travaux. Je me suis livré et ils se sont livrés en retour. Un jour, à l'issue d'un entretien avec un vieillard, celui-ci m'adressa la remarque suivante: «Aujourd'hui je t'ai découvert l'origine de mes ancêtres. Je suis à ta merci!» Pour peu qu'on se rappelle avec quel soin jaloux chacun cache ses origines pour que le voisin ne puisse pas le dégrader en l'attaquant en sorcellerie, on comprend aisément la faveur que le vieux m'avait faite en me révélant l'histoire de sa famille. C'était au titre de son amitié pour moi: comme je m'étais livré à lui, il s'était livré à moi.

Malgré les satisfactions que m'ont apporté ces réussites humaines et l'amitié sincère que me témoignaient les villageois, je ne pouvais m'en satisfaire. Tout chercheur sérieux aurait pu ou dû faire la même chose. Mais mon amitié comportait une autre dimension: elle voulait manifester

Dieu; elle voulait parler de Dieu à mes frères. Paradoxalement, ce fut là la source de bien des malentendus entre moi et les chrétiens.

La première réflexion qu'ils firent à SIMON lorsqu'ils comprirent que je venais vivre au village fut la suivante: «Il va nous tuer, celui-là!» Ils en étaient restés à l'image de celui qui passait dans les villages, multipliait les discours et les remontrances, blâmait les manquements et les paresse des uns et des autres, etc. Pourtant, mon expérience du village précédent avait fait circuler une autre réputation sur mon compte. Mais les gens n'y croyaient pas, il leur fallait voir eux-mêmes. Quelques semaines de vie commune suffirent pour dissiper les inquiétudes car, fidèle à mes découvertes précédentes, j'essayais de parler le moins possible évitant de créer ou d'entretenir des malentendus autour de Jésus-Christ. Je soignais avant tout les relations humaines.

Mais la solution ne résidait pas encore dans ce genre de précautions. Il me faudra une conversion bien plus profonde. Elle germera de toutes les déceptions que j'ai eues avec les catéchistes et les chrétiens. Tout d'abord, après l'euphorie des débuts consécutive à un contact plus vrai avec les gens, je me rendis compte que dans les moments importants de leur vie: maladie, échec, mort, ou même réussite et succès, choix d'une femme et vie de mariage, etc., les chrétiens ne faisaient nullement référence ni à ma parole, ni à l'amitié que je leur portais. Pour eux, cela n'était nullement déterminant. Ils semblaient apparemment n'espérer qu'une chose: qu'on vive correctement ensemble, mais surtout qu'on ne se remette pas trop en cause l'un l'autre. Plus profondément, ils pensaient peut-être que la parole et l'amitié que je leur portais n'étaient nullement aptes à satisfaire leurs besoins profonds, à les aider à mieux vivre et à résoudre les conflits et les tensions engendrées par l'accélération des mutations actuelles. Dans un certain sens, je devais à la fois les séduire par le caractère original de ma présence, mais aussi les décevoir par l'inadaptation profonde de ma parole et de mon action.

Un jour d'ailleurs, un catéchiste me posa très crument le problème: «Pourquoi toujours nous parler de la tradition des juifs. Nous aussi nous avons nos ancêtres et notre tradition!» Autrement dit, celle que tu nous apportes est étrangère et ne répond nullement à nos préoccupations. Enfin, je me rendis compte que la grande faiblesse de ma parole était constituée par son caractère solitaire. Si elle avait été prononcée par un groupe étroitement solidaire, vivant intensément ce qu'il proclamait, peut-être y aurait-il eu un écho. Mais proférée soit par le Père, soit par un catéchiste isolé, cette parole et cette vie de Jésus restaient bien étranges.

Je tiens cette expérience, d'ailleurs récente, comme la chance de mon second séjour parmi les Agni, même si elle me fait souffrir profondément. Souvent je laisse transparaître ma déception et même mon découragement dans les conversations avec mes collègues ou dans des réunions de travail. Cependant elle provoqua en moi toute une réflexion et dans ma pratique la recherche d'une solution pastorale. Tout est encore en pleine gestation, aussi je ne puis proposer ci-dessous qu'un tableau brossé à grands traits des éléments de réponse que je commence à entrevoir.



La question qui me travaille actuellement pourrait se formuler de la manière suivante: «Si j'ai quelque chose à dire, à quel titre, au nom de quoi puis-je parler? Au nom de quoi mon hôte peut-il accepter ma prétention et m'écouter? Ensuite, que faut-il dire pour qu'il m'écoute? Il est trop évident que le plus beau discours rationnel sur Jésus ne le séduira jamais et ne le portera pas à m'écouter. Et puis, si vraiment je peux lui proposer un discours intéressant et qui accroche son attention, comment le lui dire pour que ma parole ne vire pas à un bavardage inutile et enfantin? Enfin, même si mon discours porte auprès de mon auditeur, peut-être ne faudrait-il pas en abuser, mais proposer avant tout une expérience de vie?» Toutes ces questions s'originent à la même source: comment faire pour qu'à travers moi, la parole et l'Amour de Jésus deviennent un pôle d'attraction et une référence déterminante dans la vie des gens.

1. Au titre de l'amour

J'ai moi-même été abordé plusieurs fois par des prédicateurs d'une religion de salut: témoins de Jéhovah, Bouddhistes, etc. J'ai gardé un souvenir pénible de ces rencontres, car ces gens-là cherchaient à me convaincre que j'étais dans l'erreur et que je devais me rallier à leur position. Rien de tel pour me braquer immédiatement contre eux et à refuser en bloc ce qu'ils me proposaient. Pourquoi? Parce qu'il ne m'était pas du tout évident qu'ils cherchaient à améliorer la qualité de ma vie. Au contraire, à mon avis, ils cherchaient à m'embrigader. Et cela me hérissait! Je n'avais aucune preuve ni de leur sincérité, ni de leur bonne foi. Je ne sentais aucune trace d'amour dans leur discours et leur comportement; aussi leur parole ma'apparaissait-elle douteuse. D'ailleurs leur démarche tombait régulièrement à côté de mes préoccupations, ce qui n'était pas étonnant, puisqu'étant étranger l'un à l'autre, on ne se connaissait pas et on ne s'aimait pas. J'ai souvent repensé à ces rencontres pour me demander si je n'étais pas en train de faire la même chose avec les Agni.

Il est donc parfaitement inutile de prétendre attirer son frère et le changer à un autre titre qu'à celui de l'amour. Si mon hôte ne sent pas de manière certaine que ce que je fais lui facilite la vie, la grandit et la rend plus heureuse, il ne peut accorder de crédit à mon action et à ma parole.

Cette affirmation semble évidente et banale; et pourtant ...! Combien de fois mon ami agni a-t-il dû me trouver impoli et «sauvage» dans ma manière de l'accueillir, simplement parce que j'étais occupé au moment où il s'est présenté chez moi? Quand je passe chez lui et qu'il mange, il m'invite sans broncher, à partager son plat. Et lorsqu'il passe chez le Père et qu'il trouve celui-ci en train de manger, que se passe-t-il? Le proverbe agni dit: «Lorsque le Blanc mange, il est en guerre!» Il ne faut surtout pas le déranger! Est-il plus évident que je les aime lorsque je

célèbre des actes liturgiques? Alors, pourquoi faut-il se battre pour qu'ils y viennent? La question que je me pose est la suivante: en toute vérité, à quoi peuvent-ils reconnaître que je les aime?

Dans la foulée de ma petite expérience, j'ai remarqué que mes hôtes étaient particulièrement sensibles à plusieurs réalités. Tout d'abord, la qualité de l'accueil les charme toujours. Savoir faire des frais, passer du temps avec celui qui arrive, est une délicatesse que l'ami n'oubliera jamais. Une mission devrait se définir comme un «carrefour accueillant». Ensuite, il faut savoir se livrer totalement, sans lésiner ni sur son temps, ni sur les moyens matériels quand le but le justifie, pour apprendre la langue, les coutumes, participer aux soins des malades, aux cotisations villageoises, etc. D'une manière générale, le respect des coutumes et l'engagement désintéressé aux côtés des villageois pour la réalisation de leurs projets est toujours perçu comme un geste d'amour. C'est ainsi qu'en participant aux différentes fêtes villageoises, en m'asseyant des heures entières sur la place des funérailles ou autour du cadavre, en permettant aux enseignants de se recycler en français ou en mathématiques en vue de leurs examens pédagogiques et professionnels, en évacuant les malades, etc., je me suis créé mes lettres de créances permettant d'accréditer auprès des uns et des autres le conseil ou la vérité que je leur adressais. Mes collègues de Tankessé et les Soeurs peuvent tous en dire autant. Enfin, j'ai appris que le soutien moral, l'encouragement, la prière et le sacrifice eucharistique, apportés à quelqu'un qui est en difficulté est d'un prix inestimable. En un mot, il faut apprendre à entourer l'autre de sa sollicitude respectueuse, surtout dans les moments difficiles. Cela suppose qu'en tout temps, on lui soit extrêmement proche. Et si la manifestation de mon amour pour lui passe par des expressions familières à sa propre coutume, mon hôte n'y sera que plus sensible.

2. Jésus, réponse de l'Amour de Dieu aux aspirations profondes des Agni

Maintenant qu'une amitié profonde et solide a écarté les méfiances et crée un climat favorable à l'écoute réciproque, que vais-je dire à mon ami? De quelle manière vais-je pouvoir lui parler de Jésus-Christ afin qu'il soit disposé à m'écouter?

En analysant particulièrement mes déceptions et mes échecs, j'ai constaté qu'à chaque fois que Jésus-Christ n'apparaissait pas comme le conseil ou la réponse de Dieu à une préoccupation profonde des Agni, je n'avais aucune chance de me faire écouter. En d'autres termes, si je suis incapable d'expliciter et de faire expérimenter comment Jésus est effectivement celui qui comble les aspirations profondes de la coutume, ma parole et mon activité évangélisatrice vont rapidement tourner au bavardage qui va lasser les auditeurs. A mon avis, tout chrétien agni a dû se poser et résoudre, même inconsciemment, la question que Jean-Baptiste faisait poser à Jésus: «Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre?»

Conscient du problème qui se posait, je me suis mis au travail pour découvrir les aspirations profondes inscrites au coeur de la coutume de

mes hôtes. A cet effet, j'ai essayé de regrouper autour de mon ami Simon les catéchistes d'une douzaine de villages. Avec eux, nous avons choisi d'étudier ensemble les rites qui créaient le plus de difficultés immédiates aux chrétiens: les rites funéraires. Nous les avons observés, regroupés et analysés pendant près de trois ans, et le travail n'est pas encore achevé. Nous nous sommes particulièrement attachés à la signification et à la visée profonde des rites, car elles nous révélaient les aspirations vitales que l'homme agni y avait inscrites. Pourquoi l'Agni célèbre-t-il des funérailles et pourquoi se déroulent-elles de telle manière? Pourquoi fête-t-il l'igname d'une manière qui lui est bien spécifique?

Les conclusions qui se dégageaient de nos analyses nous permettaient alors d'interroger les Ecritures. Jésus, es-tu capable d'assumer cette recherche humaine? Et-tu capable de calmer telle inquiétude? Peux-tu étancher telle soif? Si tu en es capable, comment peux-tu couronner les aspirations et les recherches de ton peuple? Les catéchistes commençaient alors à découvrir petit à petit les Ecritures non plus comme un donné étranger qui s'imposait brutalement à eux, de l'extérieur, à travers l'activité des responsables de l'Eglise, mais comme une réponse de l'Amour de Dieu aux besoins vitaux inscrits dans leur coutume. Dieu devient, grâce au prêtre ou au catéchiste, un partenaire qu'on interroge et qui répond et non plus un simple objet de mémorisation. Jésus-Christ prenait soudain un autre relief.

Toute notre démarche catéchétique et notre réflexion entre catéchistes et entre Pères est désormais fondée sur cette conviction, énoncée par Jésus lui-même dans le Sermon sur la Montagne: «Pas un iota de la loi (de la coutume) ne disparaîtra sans qu'il ne soit accompli». Pressé de questions par les tenants de la tradition des ancêtres, accusé de la détruire ou de la mépriser, Jésus a montré que Sa vie et sa parole accomplissaient non pas le formalisme ou le ritualisme des anciens, mais comblaient tous leurs désirs et leurs attentes profondes. Ainsi, nous pressons Jésus de toutes les questions nécessaires pour qu'il nous montre, par son Esprit agissant dans l'Eglise, comment il est le couronnement de l'attente et de l'espérance de vie des Agni. Il faut qu'à la fin de notre démarche évangélisatrice nous puissions sentir et dire: «Oui, Tu es vraiment celui que nos anciens attendaient, Celui qui doit venir.» On pourrait paraphraser en ajoutant qu'aucune aspiration vitale d'un coeur agni ne s'éteindra sans qu'elle n'ait été rassasiée et comblée par Jésus-Christ. Voilà ce que nous cherchons à manifester pour que nos hôtes reconnaissent que Dieu les aime.

Désormais, quand le Père ou le catéchiste se présente devant ses frères, sa parole se développe en deux temps. Il analyse la coutume, manifeste sa cohérence et explicite sa visée profonde. Il formule les désirs et les attentes que les anciens cherchaient à satisfaire. Dans un premier moment donc, le catéchiste parle aux siens de leur propre vie et des problèmes profonds qui y sont inscrits; il leur parle d'eux-mêmes! Des échos nous sont parvenus de certains vieux, s'étonnant que le catéchiste parle quelquefois aussi clairement et pertinemment des réalités traditionnelles qu'eux-mêmes vivaient, qu'ils connaissaient, mais qu'ils n'avaient jamais

analysées à ce point-là. Une conséquence importante découle de cette manière de procéder. En effet, elle démystifie la coutume. Celle-ci perd son caractère mystérieux qui fondait en partie sa contrainte. Dominer la coutume signifie qu'on a le pouvoir d'agir sur elle et de la transformer si besoin il y a. Désormais, elle ne fait plus peur comme autrefois. C'est une première libération. Ensuite, dans un second temps, le catéchiste fait surgir devant ses frères la figure de Jésus, mais toujours en fonction des préoccupations dégagées précédemment. L'interlocuteur peut alors comprendre que Dieu ne blague pas avec lui ni avec les attentes profondes de son être. Il en est véritablement l'achèvement.

Cela ne signifie nullement que le Père de Jésus-Christ se présente comme une simple boîte à réponses aux questions des hommes. Cet accomplissement de la coutume que Jésus promet n'est pas plus évident pour les Agni que pour les Juifs de son époque. Pour la percevoir, il faut une reformulation complète de certaines questions, un choix sévère dans les éléments de réponse légués par les anciens, une mise en perspective nouvelle des rites et des démarches ancestrales. L'étude des funérailles traditionnelles nous a fourni une illustration concrète du genre de difficulté auquel se heurte la démarche. On ne peut pas simplement repiquer ou replâtrer le rite de la consultation du cadavre dans une perspective chrétienne. Il faut reformuler totalement la préoccupation incluse dans ce rite et avoir le courage de créer une démarche chrétienne qui puisse répondre aux mêmes aspirations. Des résultats concrets ont déjà été acquis dans cette direction, entre autres la création d'une célébration chrétienne de la fête traditionnelle de l'Igname. En deux ans, cette innovation a connu un succès populaire que personne n'osait espérer au départ, précisément parce qu'elle assumait explicitement certaines préoccupations capitales de la coutume ancestrale. Je pense sincèrement qu'avec un tel discours et dans une telle pratique nous avons dépassé le stade du « bavardage sur Dieu » ou de la parole enfantine qu'un adulte ne peut prendre au sérieux.

3. Une démarche catéchuménale indispensable

La parole, dont personne ne songe à minimiser l'importance dans un contexte africain, n'est pourtant pleinement recevable que dans la mesure où elle crée simultanément une expérience collective intéressante. En d'autres termes, il faut absolument que les intéressés puissent expérimenter les valeurs que la parole leur transmet, qu'ils puissent sentir au sein d'une communauté que Jésus est l'accomplissement de leurs aspirations. Or, un groupe qui offre à ses membres la possibilité d'une telle expérience, je l'appelle pour ma part une communauté catéchuménale, et la démarche qu'elle utilise, une démarche catéchuménale.

Dans ma courte expérience africaine et spécialement dans mes enquêtes auprès des vieux, j'ai souvent été frappé par le fait qu'on ne m'introduisait jamais d'un coup dans le vif du sujet, qu'on ne me transmettait jamais d'emblée tout le secret historique, par exemple. Tout se déroule par étapes. Le vieux vous livre une première phrase, puis il s'arrête et laisse

passer quelques jours. Il veut s'assurer que vous en avez bien compris toute l'importance et que vous l'avez retenu fidèlement. Si tel est le cas, il vous découvre un deuxième morceau de son trésor. Ensuite, il continue à écouter les bruits qui circulent dans l'entourage pour voir si vous n'avez pas divulgué le secret qu'il vous a confié. En outre, si aucun malheur ne vient entraver ou stopper son initiative, marquant la réprobation d'une puissance surnaturelle ou des morts, le vieux va se livrer ainsi à vous, comme par étapes.

Cette transmission progressive de la parole est vraiment un schème fondamental de la pratique agni. Il se retrouve jusque dans les salutations ou les transmissions de messages. Quand j'arrivais une première fois auprès d'un chef, on me demandait sur place la raison de ma venue. Mon collaborateur répondait en se servant des formules de politesse classiques, que notre hôte connaissait parfaitement et qu'il s'attendait à nous voir proférer. Ensuite, il nous nourrissait et nous logeait pour la nuit. Mais le lendemain matin, à la première heure, il réunissait ses notables, puis nous faisait appeler pour entendre de notre bouche la vraie raison de notre venue. Il nous avait d'abord fait expérimenter la qualité de son accueil; il nous avait mis à l'aise et nous étions tout disposés à livrer le secret de notre venue. On pourrait épiloguer de la même manière sur la transmission d'une nouvelle importante. Le messenger de funérailles ou le porteparole qui va révéler le nom de l'héritier etc., est reçu de la même manière que précédemment. Mais en outre, avant de livrer son message, il exige «qu'on lui ouvre la bouche» par un ensemble de dons, afin qu'il puisse délivrer sa parole.

C'est donc petit à petit qu'on entre dans le secret d'une parole, d'une situation, d'un savoir. A chaque étape correspondent son expérience et sa parole spécifiques. A chaque degré, des qualités nouvelles sont requises. Le groupe social procède ainsi jusqu'à pleine maturation d'un individu ou d'un groupe restreint. C'est à proprement parler la caractéristique de la démarche initiatique, profondément ancrée dans toute expérience africaine. La parole doit faire vivre, revivre et sentir la réalité; elle doit informer une expérience précise sous peine de n'être que bavardage inassimilable.

Or, je suis convaincu que cette donnée de base de la pratique africaine doit nécessairement informer notre activité évangélisatrice. Pour y parvenir, il me semble indispensable de réaliser trois conditions.

Tout d'abord, il faut rassembler autour de soi ou autour d'un chrétien qui y est disposé un groupe de personnes voulant expérimenter ensemble l'amitié avec Jésus. Je comprends de mieux en mieux la pratique de Jésus qui consistait à s'entourer d'un collège de douze hommes auxquels Il réservait le meilleur de son temps et de ses explications. Ils ont été les témoins des plus belles expériences apostoliques de Jésus, mais aussi de ses déceptions devant l'incompréhension de son peuple. Ils l'ont suivi, entouré, palpé, écouté, etc., pendant trois ans. Et cette expérience fut décisive pour eux. Elle leur permettra de se ressaisir après la débâcle du vendredi-saint. Plus tard, quand Saint Jean écrira à ses communautés

chrétiennes, c'est cette même expérience du Christ qu'il transmet: «Ce que j'ai vu, entendu, touché, du Verbe de Vie c'est cela que je vous annonce.» Ce faisant, le Christ ne s'est pas coupé de la masse; il prêchait, guérissait Mais systématiquement, il revenait aux douze et les emmenait à l'écart pour devenir totalement transparent à eux. «Qui m'a vu a vu le Père!» C'est dans cette expérience seule que nos hôtes africains peuvent dès à présent voir Dieu: lorsque Dieu devient transparent pour eux dans une équipe de chrétiens. On m'a souvent objecté que je n'étais pas Jésus et que sa vie était unique et typique, donc inimitable sur ce point. Je ne tiens pas du tout à me lancer dans un débat exégétique ou théologique. Mais j'y oppose ma petite expérience qui, pour n'être pas parfaite, me permet néanmoins quelques espérances. J'y reviendrai plus loin.

Une fois le groupe formé, le second travail consiste à approfondir progressivement notre expérience et à célébrer les temps forts de cette maturation. C'est dans une vie commune intense, dans des échanges fréquents, dans une franche collaboration dans le travail quotidien, la prise en charge des malades, etc., que le dessein de Dieu va se manifester et se préciser petit à petit. Le rythme du collège apostolique rassemblé autour de Jésus est encore un modèle du genre. Ce n'est pas d'emblée que le Christ leur a précisé l'issue fatale de sa mission, les apôtres ne l'auraient ni compris ni supporté. Aussi, Jésus a-t-il joué la carte du temps, de l'initiation et de la maturation progressive. Ce qui n'empêche pas qu'à certains moments et devant certaines circonstances, le processus s'accélère, des virages se prennent, etc. Mais l'important est de célébrer la valeur expérimentée pour en vivre intensément le bénéfice. Ainsi, la vie de chaque membre du groupe est marquée par les différentes expériences réalisées et par le rythme des fêtes et des célébrations. Dans une expérience de type catéchuménal, ce qui est important, c'est précisément le rythme des célébrations, le rythme des découvertes. C'est une certaine manière de vivre le temps qu'il faut découvrir et mettre au service de la manifestation de Dieu.

Enfin, la démarche précédente suppose la création d'un ensemble de comportements et de célébrations aptes à valoriser les moments importants de l'expérience catéchuménale. Le malheur ou la maladie qui a frappé un ami, une épidémie qui sévit dans la région, la réussite particulière d'un membre, l'aboutissement d'un travail collectif, l'arrivée d'un nouveau membre ou l'intégration d'un étranger, peuvent être autant d'occasions de fête et de célébration s'ils ont donné lieu à une réflexion et à un approfondissement particuliers. Je suis d'avis qu'il faille créer résolument un «christianisme populaire» (et le laisser se développer) qui permette aux villageois de proposer une expérience de vie nouvelle grâce à un rythme de fêtes et de célébrations ou s'exprime l'Esprit nouveau.

Ces différentes intuitions sont déjà passées au stade de l'expérimentation. Elles étaient d'ailleurs nées de l'expérience, avant de revenir la transformer. Ainsi, mon collègue Gianfranco Brignone a créé et mis à l'oeuvre une démarche catéchuménale pour élèves du primaire. L'accent

est mis sur la création de groupes et sur l'expérience que les jeunes peuvent et doivent mener entre eux grâce à l'aide de quelques aînés et à la participation des parents. Les découvertes sont régulièrement célébrées dans des rassemblements, des rites d'accueil, de partage, etc. Démarrée il y a quelques mois, la formule est trop récente pour manifester clairement ses lacunes et ses mérites. Mais les premières impressions sont plutôt favorables.

De mon côté j'ai essayé la même démarche en regroupant en une équipe de vie, autour de Simon, les catéchistes de tout un secteur. Au départ, le but officiel était l'étude des coutumes et de la Bible, lors de réunions mensuelles chez mon ami Simon. Or, très vite je me suis aperçu que la réussite de ces réunions ne venait pas tellement de la qualité de nos recherches et de nos études, mais d'abord de la qualité de notre vie en commun. Ces quelques heures passées ensemble les séduisaient par l'amitié qui nous rassemblait, par les fêtes qu'on se créait de temps à autre, par la qualité des discussions où chacun s'engageait en vérité, sans chercher à masquer ses défauts et ses carences. Depuis lors, nous cherchons à en faire vraiment une équipe catéchuménale qui, dans un avenir relativement proche, va s'ouvrir à d'autres pour leur faire partager la même expérience. D'ailleurs, même dans le passé, j'ai dû répondre à des critiques de la part des membres de l'équipe, me reprochant de ne pas inviter d'autres villages qui n'attendaient que cela pour se joindre à nous. Et sous la pression des catéchistes, nous nous sommes ouverts à des catéchistes qui ne relevaient pas de mon secteur pastoral.

L'expérience semble également évoluer favorablement dans un village. La réputation de la communauté chrétienne n'y était pas brillante. Le catéchiste se droguait et les responsables chrétiens étaient parfaitement amorphes. J'avoue que je m'y rendais vraiment à contre-cœur car je ne cessais de m'énerver rien qu'à les voir. Depuis quelques mois, pourtant, trois jeunes ont décidé de s'unir. Ils étaient là depuis longtemps. Je les connaissais comme des jeunes dynamiques, mais malheureusement l'entente n'était pas leur qualité majeure. Voilà que le retour au village d'un ancien catéchiste, parti à la ville pour tenter une chance qui ne lui a jamais souri, vint transformer l'atmosphère. Il proposa ses services aux deux autres. Plus âgé qu'eux, il sut les attirer et les regrouper autour de lui. Et le miracle se produisit: ils s'entendent! Désormais, ils prient ensemble, se voient régulièrement, s'entraident dans les travaux quotidiens, préparent régulièrement leur catéchèse en commun, etc. Vraiment, il fait bon les côtoyer! Les premiers à s'en rendre compte furent les responsables chrétiens. Ils décidèrent de se joindre à leur prière, au moins le dimanche après-midi, pour porter devant Dieu les problèmes du village. Ils créèrent une véritable animation des chrétiens du village en les répartissant par quartiers. Les catéchuménats adultes et jeunes sont en pleine expansion, car il fait bon vivre avec les trois et les écouter. Moi-même, je passe maintenant de longues heures dans ce village et je me laisse embarquer par les trois. Ensemble, nous travaillons à manifester Dieu en cherchant à en séduire d'autres qui viennent nous dire comme à Jésus: «Maître, je

veux te suivre!» Nous serons tellement heureux de lui dire: «Viens et suis-nous!», car dans ce village il y a désormais de la vie, de l'imagination, de la création! Il contraste violemment avec beaucoup d'autres localités où n'existe pas encore ce noyau catéchuménal capable de proposer non pas seulement des paroles, mais une expérience vraie.



Ainsi, par toutes les péripéties qu'ils m'ont fait vivre, par toutes les expériences qu'ils m'ont aidé à réaliser, même par les déceptions qu'ils m'ont occasionnées, mes hôtes africains m'ont emmené loin. Le jeune prêtre et étudiant, plein de thèses, de systèmes et d'organisation s'est mué en un homme qui voudrait simplement dire à son frère, homme comme lui: «Viens et suis-moi! Viens et vois! Plus tard, toi-même tu comprendras et tu feras des choses plus extraordinaires encore!» Le service que je peux te rendre, c'est de vivre et de célébrer avec toi cette libération que Jésus te propose. A ton tour, tu la feras vivre à d'autres.

Ma joie et mon espoir, aujourd'hui, c'est d'assister à l'éclosion de quelques bourgeons qui demain produiront un vrai printemps dans nos communautés rurales. L'un de ces bourgeons que j'admire le plus, c'est mon ami Simon Kouakou Amorofi. Je souhaite de tout coeur que son témoignage vienne corriger et compléter le mien. Il se moulera certainement dans une expression bien plus simple et plus dépouillée que la mienne. Mais il n'en sera que plus beau et plus vrai.